

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Relu... pour vous

Yves Beauchesne

Volume 11, Number 3, Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

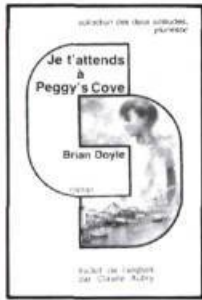
Beauchesne, Y. (1989). Relu... pour vous. *Lurelu*, 11(3), 26–33.

relu... pour vous

par Yves Beauchesne

Directeur, Département des Ét. françaises, Université Sainte-Anne (N.-É.)

Avez-vous déjà attendu le retour d'une personne aimée, ressenti sa présence dans son absence ? C'est ce que vit Ryan tout au long de ce splendide roman de Brian Doyle : *Je t'attends à Peggy's Cove* (Montréal,



Pierre Tisseyre, 1982, Collection des deux solitudes, jeunesse, traduit de l'anglais par Claude Aubry). L'adolescent y attend son père avec passion, avec amour, tout un été, au milieu d'un cirque touristique étourdissant de vérité. Des personnages colorés, vrais et attachants. Le drame, tout intérieur, est cependant vécu à travers une multitude d'aventures qui rythment l'action. Toutefois, ces petits épisodes ne distraient pas ; ils nourrissent le roman et permettent aux personnages d'évoluer. Dès le début de l'intrigue, le lecteur peut voir le monde à travers les yeux des protagonistes. Voilà d'ailleurs le miracle de tout bon roman : on ne nous donne pas à voir, on voit ; on ne nous donne pas à ressentir, on ressent. Rien pourtant dans ce livre qui pourrait ressembler à ces petits clins d'oeil complaisants destinés à un adolescent lecteur trop souvent jugé incapable de construire sa propre expérience de lecture... Ce roman porte sur le temps, et une image, éclairante, revient tout au long de ces pages : celle de la photographie. À Peggy's Cove, tout le monde en fait. Et photographe, n'est-ce pas après tout essayer d'emprisonner le temps qui passe ? Et Ryan, merveilleux personnage, prend pour nous les photos de son attente : des instantanés intimes, sans complaisance, brillants de lumière et de vie, marqués par une attente et un désir qui ne se nomment pas tant on les sent. Le roman refermé, il nous reste en tête une série d'images, celles d'un été, et on a l'agréable impression

qu'un ami nous a ouvert son album et nous a permis de vivre un moment important de sa vie.

Il y a quelques années encore, lorsque je rencontrais des enseignants du secondaire au sujet de l'animation de la lecture, tous sans exception sortaient de leur sac à malice un des rares livres qui « marchait » auprès des élèves hésitants à s'aventurer dans la forêt de la lecture : *Le Cave* (Paul



Kropp, Montréal, Fides, 1981, Collection des Mille Îles, traduit de l'anglais par Jean Simard). La fortune de ce livre tenait (et tient toujours, j'imagine) au titre tout d'abord. Et ensuite au contenu. Un récit où on osait enfin nommer la vie dans tout son prosaïsme : un personnage, Danny, un peu moche et mal dans sa peau ; une petite soeur qui fume du pot ; des parents qui se chamaillent avec une belle régularité ; des boutons qui vous « défigurent » au mauvais moment et, bien sûr, l'amour et les frémissements des premières expériences amoureuses... Un menu rare et pourtant très recherché dans les livres. Enfin, le lecteur se voyait offrir des personnages vrais, qui lui ressemblaient, à lui et à ses amis, des personnages qui ne souffraient pas d'anémie idéalisante... Il a fallu attendre longtemps un autre cave, « fait au Québec », et qui ait personnifié avec autant de vérité que l'autre le mal d'être adolescent. C'est Raymond Plante qui nous le présenta finalement et ce cave-là ressemblait au « dernier des raisins »...

Je me souviens encore des hauts cris poussés par des collègues au moment de la parution de *Ma vache Bossie* (Gabrielle Roy, Montréal, Leméac, 1976, ill. Louise Pomminville). Horreur ! on y exploitait un enfant... À l'époque, je n'arrivais pas à m'insurger. Je recon-



naissais dans cette histoire tant de choses entendues, vues et même... vécues. Je me revoyais, comme la petite laitière, affronter la tempête chaque matin pour livrer des journaux qui ne me rapportaient presque rien : ou bien mes clients ne me payaient pas ou bien, frigorifié pendant ma route, je devais dépenser mon maigre salaire au restaurant du coin pour me réchauffer. Pour moi, ce conte racontait la vie. Et la vie était dure. Et je la reconnaissais... En relisant ce texte aujourd'hui, je crois mieux saisir le problème que soulevait et soulève encore peut-être cette oeuvre. Au fond, ce conte-souvenir s'adresse-t-il ou non des enfants ? Qu'un enfant hérite d'une vache, qu'elle doive devenir vachère puis laitière, qu'on lui fasse tenir ses comptes et qu'à la fin elle ne reçoive pas son dû, est-ce inacceptable ? Révoltant ? Pour moi, non. Parce que je sais que l'argent a déjà été rare et qu'il fut un temps où, dans bien des foyers, chacun, et même les enfants, participait à la dure aventure de boucler le budget. L'un cueillait des fraises, l'autre gardait des enfants... pour un salaire, pourtant promis, qui ne se matérialisait pas toujours... Au fond, je crois comprendre qu'il faut avoir vécu un peu pour pouvoir savourer tout le cruel merveilleux de ce conte. Voilà ma réponse. Je dois cependant avouer la gêne que j'ai ressentie tout au long de ces pages devant les illustrations doucereuses, à la Walt Disney, qui accompagnent si mal cette vieille, vieille déception d'enfance racontée beaucoup, beaucoup plus tard par Gabrielle Roy.

La première fois que j'ai lu ce roman, je m'en souviens, j'avais ressenti le merveilleux choc de la découverte : se révélait à moi l'existence de luttes épi-

ques menées non pas en Inde ou au Brésil, mais aux portes mêmes de mon lieu de naissance, ici en Amérique du Nord ! Ce qui m'a étonné, cette fois, en relisant *Les Chemins secrets de la liberté* (Barbara Smucker, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, Collection des



deux solitudes, jeunesse, traduit de l'anglais par Paule Daveluy), c'est la rare habileté de l'auteure à faire à la fois oeuvre d'information et de fiction. Et pourtant, on n'entend nulle part cet agaçant murmure pédagogique, informatif ou moralisateur présent dans tant d'oeuvres à fond historique. Le texte est bien tissé et l'histoire s'y déroule comme dans la vie : sans que l'on puisse vraiment s'en rendre compte. Et quelle histoire ! Un groupe d'esclaves noirs empruntent le chemin de fer souterrain et vivent pendant des jours et des jours un périple pathétique

vers la liberté. Et la liberté a un nom familier : le Canada. Une aventure qui s'est déroulée ici, en terre d'Amérique, il y a un peu plus d'un siècle. Une aventure qui a des visages courageux et séduisants : Mammy, Sally, Lisa, Julilly... Une aventure qui par la magie de la fiction nous rappelle que cette bêtise humaine nommée racisme n'a ni âge ni frontières et que la lutte menée en cet instant même en Afrique du Sud, à Chicago ou dans une cour d'école de Montréal mérite d'être connue si on veut changer quelque chose à la situation, si on veut qu'un jour tous les chemins mènent vers la liberté.

Avant d'être récit, le conte est rituel. Peu importe que ce soient des objets, des princesses ou des animaux qui l'habitent, cette pratique d'écriture réglée depuis des siècles est magique. Elle nous fait entrer de plain-pied dans le temps passé, ancestral, mythique. Une de ses vertus est sans doute l'économie des moyens : des personnages-symboles, un temps indéfini et des lieux à peine esquissés. Rien ne nous y distrait. Lire ou entendre un conte, c'est aussitôt y croire. Le très beau recueil *Il était une fois* (Marius Barbeau, Saint-Lambert, Héritage, 1976, Collection Pour lire avec toi) rappellera sans doute aux jeunes, consommateurs d'histoires écrites, une vieille vérité : la littérature a d'abord



été transmise oralement. En tout, 10 récits traditionnels que l'auteur a recueillis un peu partout au Québec et pour lesquels il nous fournit les sources, souvent étonnantes. Des textes dans la plus pure tradition du genre : sonores, rapides et vifs. D'autres contes encore, *Les Contes de l'arc-en-ciel* (Henriette Major, Saint-Lambert, Héritage, 1976, Collection Pour lire avec toi). On entend dans ces contes-là aussi des échos qui viennent du fond des temps... Écrits selon les règles d'usage, ces récits nous font rencontrer des personnages étranges à qui il arrive des choses encore plus étranges sans pour autant que cela nous semble le moins du monde étrange.

Suite à la page 33

LES LIVRES
QUI DONNENT
AUX ENFANTS
LE GOÛT DE LIRE!
(à partir de 7 ans)



- * 10 numéros par année
- * Une merveilleuse histoire par numéro
- * Des jeux amusants sur un thème éducatif
- * Une super bande dessinée

LE MAGAZINE JEUNESSE ADAPTÉ
AUX BESOINS DE NOS JEUNES

Pour vous abonner, découpez ce bon d'abonnement et faites-le parvenir, avec votre remise à :

J'aime lire
Éditions Héritage
300 rue Arran
Saint-Lambert (Québec)
J4R1K5

OUI, je veux m'abonner à J'AIME LIRE. Il est entendu que si je ne suis pas absolument satisfait, je peux interrompre l'abonnement et obtenir le remboursement complet des numéros qui ne m'auront pas encore été envoyés.

Offre valable jusqu'au 30 juin 1989

J'AIME LIRE

Dans le J'AIME LIRE de février :
Une histoire d'une auteure de chez nous : Cécile Gagnon

**Une lettre
dans la tempête**

- 2 ans (20 numéros) - 49,95\$
(une économie de 37% du prix en librairie plus le coffret J'AIME LIRE)
- 1 an (10 numéros) - 29,95\$
(une économie de 25 % du prix en librairie)

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ CODE POSTAL _____

TÉL.: _____

documentation et recherche sont achetés par la bibliothèque, les livres du fonds littérature d'enfance et de jeunesse sont accumulés en fonction du principe de dons des éditeurs. Cette tradition appliquée lors de la toute première exposition internationale s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui et demeure l'une des ressources essentielles de la B.I.J. Tout ceci permet à la bibliothèque d'intervenir dans différents secteurs d'activités, de la mise à jour du fonds jusqu'à l'organisation de séminaires ou autres manifestations reliées à la littérature de jeunesse sans oublier l'édition de publications concernant la littérature d'enfance et de jeunesse. Subdivisée en différentes sections par la langue nationale, la B.I.J. est animée par toute une équipe dont chaque responsable de section veille à se tenir informé et à faire connaître ce qui se fait dans le ou les pays de sa section. Travail qui suppose d'entretenir des contacts aussi bien avec des éditeurs ou des associations qu'avec des individus.

C'est à titre de boursier de la B.I.J. que j'ai été amené à y séjourner pour une période de trois mois (de juin à août 1988). Ces bourses, au nombre de 12 par année, sont accordées sur étude de dossier à des spécialistes et sont attribuées sans discrimination géographique ou politique. Par ce programme, la B.I.J. non seulement remplit son mandat de centre de recherche, mais également devient un lieu d'échange et de contact des plus stimulants. Pour ma part, j'ai travaillé sur deux sujets de recherches personnelles (une analyse critique de la situation de la littérature de jeunesse francophone pancanadienne pour la décennie 1978-1988 et une analyse thématique de romans) et j'ai pu voir la perception qu'on a de notre littérature en dehors du Québec. Cela m'a permis également d'évaluer, de comparer avec ce qui se fait ailleurs et de constater, par exemple, que notre mode d'intervention sur le développement de la lecture, particulièrement auprès des jeunes, est fort bien implanté et dynamique. Quant aux points faibles, car il y en a, ils tiennent essentiellement aux contenus, à la production et à l'absence de visibilité. Il est assez incroyable de constater la pauvre représentativité du fonds québécois à la B.I.J. Les raisons en

sont simples. Certains éditeurs refusent de faire *don* de leur production à la bibliothèque, car ils n'y trouvent aucun bénéfice commercial en retour. D'autres ignorent qu'ils peuvent envoyer leurs ouvrages. Voilà pourtant un excellent moyen d'assurer la visibilité de notre littérature d'enfance et de jeunesse compte tenu du fait que la B.I.J. demeure un lieu unique dans la circulation de l'information en ce domaine. Il serait souhaitable qu'une telle situation s'améliore et que les volumes québécois puissent aussi faire partie du trésor de la caverne. Les gens de la B.I.J. le souhaitent, il nous reste à répondre à ce désir.

Les personnes intéressées aux activités de la B.I.J. peuvent communiquer avec la responsable de la section francophone, Doris Pfeiffer, à l'adresse suivante :

INTERNATIONALE JUGENDBIBLIOTHEK
a/s de Doris Pfeiffer
Schloss Blumenburg
D-8000 Munchen 60 Tél.: (89) 811 20 28

Suite de la page 27

relu... pour vous

La magie de chacun de ces contes opère à tout coup. Les personnages, à peine tracés, se laissent bien imaginer. Les lieux, à peine indiqués, ne nous distraient pas. Seul compte l'événement — magique — qui ne manquera pas de se produire sous nos yeux. Et voilà la force de ce recueil : Henriette Major sait raconter. Elle le fait avec une extrême simplicité, sans artifice, avec des mots tout simples et souvent répétés pour être bien entendus. Le rythme est si vif que les ficelles de la conteuse s'effacent. Parmi cette belle dizaine de contes, mon préféré et le préféré de centaines d'enfants avec qui j'ai eu le bonheur de le partager est : « Du soleil en boîte ». Eh oui, et aussi des nuages... Mais lisez plutôt !


Librairie
MONET
(agréée)

2752, de Salaberry
Montréal (Québec)
H3M 1L3

- *Librairie générale
offrant une importante
sélection de titres
d'expression française*
- *Service de commande
rapide et efficace*
- *Grand choix de livres
pour enfants et
adolescents*
- *Service de consultation
pour les enseignants
et les bibliothécaires*
- *Support aux projets
de lecture*

Tél.: 337-0476

337-4083